

Vincent Villeminot

LA  
PROCHAINE  
FOIS  
CE SERA  
TOI



casterman

**LA PROCHAINE FOIS, CE SERA TOI**

Casterman  
Cantersteen 47  
1000 Bruxelles

[www.casterman.com](http://www.casterman.com)

ISBN: 978-2-203-12078-5  
N° d'édition: L.10EJDN001601.N001

© Casterman, 2016

Achevé d'imprimer en avril 2016, en Espagne.

Dépôt légal: juin 2016; D.2016/0053/217

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Vincent Villeminot

LA  
PROCHAINE  
FOIS  
CE SERA  
TOI



casterman



## Prologue

Ce mardi 22 juin, Anne-Cécile Arthal (dite « Anne-Cé ») arriva beaucoup plus tôt que d'habitude au cabinet de psychologue où elle exerçait son art depuis dix ans.

La veille, sa dernière consultation s'était prolongée tard dans la soirée, elle n'avait pas eu le temps de classer ses dossiers et entendait le faire avant le premier rendez-vous du jour. Elle gara donc son scooter dans la rue Le Bris, encore exceptionnellement déserte. Ce fut pour cette raison, sans doute, qu'elle tomba la première sur sa voisine, Roselyne Michel, en pleurs sur le trottoir.

Devant la grille de son pavillon, la vieille dame était secouée de spasmes, entre lesquels elle geignait, doucement, comme un animal blessé.

Anne-Cé s'approcha, vit qu'elle pataugeait dans une flaque de sang.

Dissimulés jusque-là par une voiture en stationnement, deux chiens courtauds, blancs et soyeux mais souillés d'écarlate, gisaient dans le caniveau. Ken et Barbie.

Un mâle et une femelle de l'espèce bichon maltais. Réduits en charpie et aussi morts que possible.

Ken et Barbie étaient des célébrités dans la rue Le Bris où travaillait Anne-Cé, et les deux raisons de vivre de Mme Michel – ses motifs d'adoration, ses sujets exclusifs de conversation, et la pomme de discorde qui opposait l'acariâtre retraitée à l'ensemble de ses voisins. En dépit des plaintes régulières du quartier, elle les laissait aboyer dans son jardinet pendant toute la journée (et pendant la nuit si le cœur leur en disait) ; elle les laissait chier sur l'intégralité des trottoirs de la rue, et menacer l'équilibre de quiconque s'y risquait. Tout le voisinage en était venu à souhaiter aux deux clebs une mort spectaculaire et douloureuse, mais en général, il y a loin de la pensée (ou du souhait) aux actes.

Or, cette nuit, quelqu'un avait dépecé les bichons.

Anne-Cé surmonta son dégoût, entra chez Mme Michel pour se munir de gants de vaisselle et glissa les dépouilles dans des sacs-poubelle qui serviraient de *bodybags* jusqu'à l'arrivée de l'embaumeur. Roselyne – « appelez-moi Roselyne » – lui expliqua en renflant que ses chiens avaient probablement été victimes d'un cambrioleur ou d'un violeur : hier soir, elle les avait nourris juste avant d'aller se coucher, vers 21 heures, puis les avait laissés divaguer dans son jardin clos de haies, selon leur habitude – les nuits étaient si chaudes, les chers petits si énervés... Un cambrioleur avait certainement pénétré dans sa propriété à son insu. Il en voulait à ses bijoux, peut-être à son corps. Ken et Barbie avaient dû s'interposer courageusement pour défendre les biens mobiliers et l'intégrité

physique de leur maîtresse ; oui, aucun doute, c'est ce qui s'était passé.

Anne-Cé l'encouragea dans son intention de porter plainte à la police, sitôt les obsèques organisées. Elle déclina en revanche les demandes de la vieille dame, qui lui suggérait avec insistance de prévenir immédiatement son mari, afin que la brigade criminelle parisienne vînt prélever l'ADN de l'égorgeur.

— C'est mon *ex*-mari, rappela Anne-Cé avec une grimace. Et il ne travaille plus à la brigade criminelle depuis cinq ans.

— Raison de plus, insista Roselyne Michel. Il a sûrement un peu de temps...

Anne-Cécile Arthal réussit finalement à prendre congé.

Elle jeta un œil à sa montre, constata qu'elle était désormais en retard. Elle appela son domicile pour s'assurer que sa fille aînée s'était réveillée. Fleur lui confirma qu'elle était déjà opérationnelle, qu'elle réviserait le bac toute la journée, et qu'Adélaïde, la cadette, avait pris la route de l'école.

Le premier « client » du jour attendait devant la porte. Ça n'arrêtait pas. La veille au soir, lorsque Anne-Cé avait quitté son cabinet, la nuit tombait – si ça se trouve, elle avait croisé le dépeceur de bichons...

Il fallait tout de même être un dangereux salopard pour massacrer ainsi deux chiens, fussent-ils aussi néfastes. Tout en se lavant les mains dans la salle d'eau de son cabinet, avant la première consultation, elle se surprit à chanter : « C'est la mère Michel qui a perdu ses chiens... » Ce genre de parodie macabre aurait plu à Markowicz. Elle secoua la tête, et une idée menant à l'autre, songea



au trottoir écarlate de la rue Le Bris, s'étonnant encore que de si petits chiens puissent contenir autant de sang – mais justement, son ex, le commissaire Léon Markowicz, lui avait raconté que c'était un motif de stupeur renouvelée, cette quantité de sang sur les scènes de crime ; notamment concernant les humains.

# **PREMIÈRE PARTIE**



# 1.

Le mercredi 23 juin, alors que la canicule s'apprêtait à écraser Paris un jour de plus, le gardien de la paix Morteau vit apparaître au bout de la rue des Artistes un étrange duo.

Le premier des deux hommes était un géant. Haut comme une armoire, large comme un buffet et taillé dans le chêne, il boitait sur une canne qui menaçait de se briser sous sa masse à chaque pas. Costume noir, cravate noire, il était suivi par un autre individu, noir de peau celui-là, chauve comme un genou, de taille et de carrure sensiblement plus modestes – pour tout dire un quasi-nain, et fluet –, vêtu d'une blouse blanche presque immaculée.

Au fur et à mesure qu'ils s'approchaient, Morteau détailla leur curieux attelage.

Le colosse fumait une cigarette jaunâtre, mal roulée. C'était la jambe gauche, raide, qu'il traînait mais, malgré ce handicap, il émanait de lui une impression de puissance, de danger peut-être. Le visage qu'il promenait à près de deux mètres du sol était ovale mais prognathe, les yeux

profondément enfoncés dans un faisceau de rides sous une barre de sourcils broussailleux, les cheveux épais, sombres mais blanchis déjà. Il était difficile de lui donner un âge. La cinquantaine ? Le cou semblait celui d'un taureau. L'âge ou les désillusions ridaient le front haut, labouré et tourmenté. Les mains – l'une serrait la canne anglaise et l'autre, la droite, tirait présentement sur la clope tordue – étaient larges et courtes (rapportées au reste de la carcasse), comme celles d'un étrangleur assermenté. Tout indiquait l'homme d'action porté sur les explosions de violence, les alcools tristes et les combats d'arrière-garde. Mais si Morteau avait été un observateur plus fin et mieux rompu à l'étude des êtres et des âmes sous leurs apparences (s'il avait été un inspecteur plutôt qu'un simple gardien de la paix, par exemple), il aurait reconnu quelque chose de méditatif, également, dans le front ombrageux ; et dans les yeux indéfinissables, couleur d'huître fraîche, une aristocratie assez romanesque.

Le quasi-nain en blouse, sensiblement du même âge mais étroit, gracile, et plus mélancolique que ténébreux, trottait quatre pas derrière, comme le font les âmes damnées, les éminences grises – et également les types qui n'arrivent pas à marcher assez vite pour suivre. Ce qui n'était pas le cas, en l'occurrence. Sa peau d'un noir presque violet, fripée sur le visage et les mains, luisait sur le sommet lisse du crâne. Il arborait dans la poche de poitrine une rangée de stylos Bic, de quatre couleurs, en guise de décorations. Il suait à grosses gouttes et roulait des yeux inquiets, très blancs dans sa face bistre, derrière ses lunettes cerclées de métal. Peut-être parce qu'il craignait d'être ridicule ; ce qu'il était, en la circonstance.

Morteau les regarda passer devant lui, bouche bée, et tout à son saisissement, il oublia de leur demander leurs cartes. Mais s'ils avaient pu franchir les rubalises jaunes de la police, c'était qu'ils avaient à faire sur le lieu du massacre.

Flics ? Experts ? Envoyés du procureur ?

\*

« Cela manque de sang », songea le commissaire.

La gamine, ou ce qu'il en restait, gisait sous le porche de cette cour intérieure, dans une flaque de sang trop modeste au regard des plaies infligées. On l'avait transportée ici *post mortem*, ou mutilée plusieurs heures après le décès. « Quand on n'a pas de tête, il faut avoir des jambes, certes. Mais le problème se situe parfois entre ces deux extrémités », ajouta Léon Markowicz, toujours pour lui-même.

Il sourit vaguement, et tristement. C'était sa façon de se défendre du sentiment de compassion qui l'étreignait.

Anne-Cé n'aimait pas trop cet humour très noir, à l'époque...

La gamine avait peut-être 20 ans, plus sûrement une ou deux années de moins. Son visage intact, assez joli, portait encore le maquillage trop lourd dont se fardent les jeunes filles à cet âge, parce qu'elles veulent avoir l'air de femmes.

Le commissaire mit son genou valide à terre pour se pencher sur elle.

Elle n'avait pas eu le temps de pleurer avant de mourir, le mascara n'avait pas coulé. Quant à l'effroi visible dans ses yeux, il ne confirmait ni n'infirmait rien : tous les cadavres semblent effrayés, même ceux qui n'ont pas vu la

mort arriver. On aurait dit qu'elle pinçait les lèvres, en une moue de sourire, ou de dédain un peu ironique. Était-ce cette insolence qui avait provoqué l'immense rage dont témoignait la scène ? Elle portait un petit corsage fleuri, couleur myosotis, dénudant les épaules et sans doute le bas du ventre, sur un short de jean taille basse, qui laissait découvertes ses longues jambes, cuisses juvéniles, chevilles fines, pieds joliment cambrés, simples sandales de cuir. Était-ce d'avoir été charmante, ainsi, et si fraîche qu'elle était morte ?

Entre le visage, le cou, les épaules, intacts, et les jambes intactes, il n'y avait plus rien qui ressemblât au corps d'un être humain. C'était un champ de bataille. Son corsage bleu et le soutien-gorge crème avaient été mis en pièces par le prédateur. Tout le torse, la poitrine, l'abdomen, étaient tailladés, labourés. Celui qui avait massacré cette fille avait-il utilisé une baïonnette ? Avait-il eu besoin d'une scie pour couper les deux bras ainsi, à mi-humérus, à cinq centimètres en dessous de l'épaule ?

Markowicz chercha de nouveau du regard les membres sectionnés mais il connaissait déjà la réponse : ils n'étaient pas sur la scène de crime. Dévorés ? Non. Impossible. Pas avec une section aussi nette du biceps et de l'os...

Il se redressa.

— Alors, Markowicz ? C'est pour vous ?

L'homme qui venait de lui poser la question s'appelait Flétan, il dirigeait une section de la brigade criminelle affectée depuis ce matin sur cet homicide. Il était commandant de police, et c'était, par ailleurs, un crétin.

— C'est une scène de crime assez évidente, selon moi, répondit-il.

Une section nette des os, pas assez de sang, la disparition des membres antérieurs : de toute évidence, ce n'était pas une attaque de goule. Mais Flétan n'avait pas besoin de le savoir... Pas pour l'instant... Le commissaire Markowicz s'accroupit de nouveau, comme il le pouvait avec sa jambe raide. Il passa un doigt sur la joue de la jeune fille morte. Quelle pitié ! Le visage déjà blême lui sembla un instant sur le point de pleurer.

C'était une illusion due à sa propre émotion.

— Bosco, quel est votre avis ? dit-il en haussant la voix pour s'adresser à son adjoint, à qui il tournait le dos.

Le pygmée en blouse blanche fit le tour pour se placer face à lui, le regarda quelques instants, pencha la tête sur le côté, remonta ses lunettes sur le nez, et dit :

— Je suis comme vous, Léon. Je ne peux que supposer, au vu des sévices. Des sévices vraiment *variés*, je trouve...

Contrairement à Flétan, le commandant Jean Bosco Nyirabuhinja était un bon flic et un merveilleux investigateur. Tous les détails de la scène de crime lui avaient probablement sauté aux yeux avant même que son supérieur les remarque. Décontenancé, il attendait maintenant que Markowicz établisse la vérité : il ne s'agissait pas d'une goule, le dossier n'était pas pour eux.

Mais le commissaire n'ajouta pas un mot.

— Oui, approuva finalement Flétan, sans doute troublé par leur dialogue à demi-mot. C'est franchement dégueulasse.

— Le sévice est compris, plaisanta Markowicz à mi-voix.

Puis le commissaire se tourna vers Flétan, et mentit :

— Selon moi, c'est un de nos clients. L'analyse des fluides prélevés sur le corps nous le confirmera.



## 2.

L'assassin masqué était artisan maroquinier, dans le civil. Pour tuer, il utilisait toute une théorie de couteaux et scalpels destinés au travail du cuir, dont les formes diverses introduisaient un peu de variété dans les séquences de meurtres. Chaque fois, la chose finissait pourtant de la même façon : il taillait une boutonnière sur sa victime, de la gorge au pubis, le ventre s'ouvrait et une quantité de sang exagérée (équivalant à la mer Rouge environ), se déversait sur le plancher, les meubles, les murs – et parfois sur l'objectif de la caméra.

Ensuite, le tueur masqué refermait sa victime, et la recousait scrupuleusement. Au début, du moins ; quand il en avait le temps. Mais plus maintenant. Maintenant, il se contentait d'éventrer à tour de bras, une hécatombe, et son travail de psychopathe perdait forcément en minutie.

Le film s'appelait *Leather Killer*.

Il s'agissait d'un *slasher movie* médiocre, et médiocrement horrifique. C'était Fleur, la jolie blonde de 17 ans, qui l'avait choisi. Elle était généralement friande de ce

genre d'horreurs de série Z. Mais elle avait cette fois sélectionné le film et la séance dans la perspective, surtout, de se blottir aux moments fatals contre Antonin, le garçon maigre, ombrageux, assis à sa droite. C'est ainsi que les choses devaient se passer à 17 ans, elle l'avait lu ou entendu quelque part.

Espoir vain.

Peine perdue.

Fiasco complet.

Son cavalier sursautait chaque fois que le psychopathe frappait. Si ça continuait, il allait finir par pousser des gémissements en se cachant les yeux.

Fleur soupira.

C'était la première fois qu'ils allaient au cinéma tous les deux. Elle avait attendu une invitation d'Antonin pendant au moins trois semaines – puis, de guerre lasse, elle avait pris l'initiative.

Elle s'était mise en robe d'été, une robe bleu vif sur sa peau déjà bronzée, parce qu'elle comptait sur l'effet induit par ce vêtement, et sur les possibilités d'exploration éventuelle qu'il offrait.

Mais il ne se passait rien.

Elle jeta un œil à la main d'Antonin, désespérément posée sur l'accoudoir qui les séparait, et qui avait progressé centimètre par centimètre vers sa propre main, depuis le début du film, subissant toutefois des reculs aussi brutaux, au gré des rebondissements horribles, que les avancées étaient timides pendant les scènes de transition.

Elle soupira de nouveau. On ne s'en sortirait jamais comme ça.

Bon.

Profitant d'une nouvelle scène de carnage, elle se cacha les yeux, poussa un petit cri d'effroi convaincant, et prit dans sa main celle de son « petit copain potentiel », qu'elle broya légèrement, comme en proie à une épouvante sans bornes.

Surpris sans doute, il lui indiqua par une légère pression qu'il était là, qu'elle ne craigne rien. Elle relâcha alors la pression, et posa cette main d'Antonin, retournée, sur sa cuisse frémissante. Lentement, elle retira la sienne, et abandonna celle du garçon, comme une tortue ou un insecte échoué sur le dos et sur sa cuisse nue. La main d'Antonin frémit – suspense insoutenable. Toute l'émotion du monde sembla s'en emparer.

\*

Le vertige qu'éprouvait Antonin à la même seconde n'avait rien de commun avec tout ce qu'il avait connu jusque-là. Il était coutumier du danger, savait marcher sur un câble d'acier à plus de vingt mètres de hauteur, sans peur et sans filet. Il connaissait le pouvoir du souffle, de la respiration, sur la maîtrise de tout son corps. Il faisait le vide pour affronter le vide...

Mais cette fois, de vide, il n'était pas question.

Au contraire. C'était dans son crâne une tempête de pensées contradictoires, sidérantes et sans résolution. Et dans son ventre, un maelström.

Sa main était posée, là, stupidement retournée. Il sentait sous elle la peau, la chair de l'être aimé. Frémissante. Chaude. D'une douceur telle, et tellement vivante, ardente, qu'elle en devenait... mon Dieu, si réelle.

Il avait tellement imaginé cela en rêve, depuis l'invitation de Fleur. Il avait joué mille fois la scène. Mais là, maintenant, alors qu'il suffisait de retourner cette main... Comment oser ? Comment risquer tout, et risquer ainsi qu'au dernier instant elle se dérobe, qu'il se soit mépris – que le geste de Fleur ait été un simple mouvement de panique, devant le spectacle dégoûtant de ces meurtres, et qu'elle retire la main qu'elle avait abandonnée ? À l'envers, sciemment peut-être. Pour ne pas qu'il se méprenne.

Oui, il fallait qu'il ne se méprenne pas.

Elle était bien trop... bien trop solaire pour lui.

« Allons, reprends-toi ! »

Antonin songea un instant aux quatre-vingts pages de Stendhal qu'il avait relues hier, avant que Julien ose retirer le gant de Mme de Rênal, et lui prendre la main. Il ne devait rien hâter. Ne pas se montrer grossier, ridicule... Surtout pas... Il retira sa main, la posa sur l'accoudoir, et ressentit alors un gouffre dans son ventre. Le vide, cette fois. La chute.

Il jeta un œil vers Fleur.

Dans l'obscurité, elle le fusillait du regard.

### 3.

Jobert grinçait des dents, en proie à l'ennui et à l'agacement. Ses deux mâchoires frottaient l'une contre l'autre sans qu'elle s'en aperçoive. La salle d'attente du psychologue – ou psychanalyste, ou psychiatre, ou psychothérapeute, elle ne se souvenait plus – désigné par l'Inspection générale de la Police nationale pour diriger ses séances de « maîtrise de la violence » était entièrement vide. Les doigts de la jeune capitaine tapotaient sur le magazine qu'elle feuilletait pour tromper l'attente. C'était un de ces torchons de la presse féminine qui expliquaient, essentiellement, comment être belle en maillot cet été (ou l'été précédent, vu la date de parution, mais peu importe). Jobert n'était pas du genre à s'en soucier. Dans son T-shirt gris, elle paraissait maigre comme un chat, plate comme une limande. Ses cheveux noirs étaient filasse, ses mains veineuses, ses ongles rongés, ses yeux rougis ; l'image même de l'épuisement nerveux – et elle n'était jamais allée à la mer.

Jusqu'au mois d'avril dernier (le 1<sup>er</sup> du mois, exactement, comme une mauvaise plaisanterie du destin), la jeune capitaine avait été un officier excellemment noté au sein de la brigade criminelle : disciplinée, hargneuse. Méchante. Toujours sur le terrain, nuit et jour, sans distraction, vie de famille ou addiction connues (sinon les amphétamines avalées justement pour ne pas dormir). Ses supérieurs l'affectaient à la traque des criminels, quand on les avait identifiés et qu'ils étaient en fuite. C'est là qu'elle excellait : elle avait du flair, du souffle, le goût du sang.

Plus qu'une enquêtrice, Jobert était une chasseuse, obsessionnelle mais méthodique ; oubliant de manger, de dormir, de parler même lorsqu'elle sentait le gibier aux abois. Un vrai chien de grande vénerie.

On lui demandait de retrouver un criminel, on le lui désignait, et elle le ramenait, menottes aux poignets. Elle aimait ce boulot. Elle se moquait ensuite des mises en examen, des aveux, des procès, ne cherchait pas non plus à récolter les honneurs de l'enquête. Elle n'espérait pas davantage d'avancement, après les arrestations périlleuses – elle avait des besoins financiers très modestes et ne rêvait pas de se retrouver dans des bureaux avec d'autres gradés.

C'était une flic absolument idéale pour tous ses supérieurs.

Mais le 1<sup>er</sup> avril (une vraie saloperie de poisson, à bien y repenser), elle avait abattu presque à bout touchant deux suspects. Elle pensait qu'ils étaient armés et leur avait dit de lever les mains. Ils ne l'étaient pas et n'avaient pas obtempéré. Le meurtre de deux présumés innocents était une faute – une faute grave.

Sa hiérarchie avait décidé de la mettre au placard, ou du moins au frigo. Après une suspension, on l'avait mutée voici trois semaines dans la « brigade Markowicz », au 36 avenue du Président-René-Coty, très loin du vrai 36 ; de l'autre côté de la Seine ; à l'autre bout du monde. Et on l'avait également astreinte à ces séances particulières, tous les mercredis, dans le bureau de ce psy qui l'interrogeait sur son enfance et lui répondait par des silences.

Rien que de penser à ces séances de « maîtrise de la violence », elle aurait tué la terre entière. À commencer par le thérapeute lui-même.

Sa hiérarchie avait raison.

Elle avait aussi probablement un gros problème avec la colère.

## 4.

Dans la cour intérieure, sur la « scène de crime », il ne restait plus que les deux flics de la « brigade Markowicz » – le commandant Jean Bosco Nyirabuhinja et son supérieur, le commissaire.

Patrick Flétan et ses hommes étaient partis.

Après leur départ, Bosco avait continué quelques minutes à tourner autour du cadavre de la jeune fille sans bras. Il l'effleurait, la reniflait presque. Il avait besoin de solliciter tous ses sens, en éveil, à l'affût de la moindre curiosité, du plus petit élément de contexte. Il photographiait et classait l'ensemble des détails signifiants dans la bibliothèque de sa prodigieuse mémoire visuelle. Il humait l'odeur de la mort, et aurait presque pu donner, au toucher, l'heure exacte du décès.

Régulièrement, il sortait son cahier à spirale et petits carreaux pour y noter ses observations et ses questions. Émaillant ses constatations, on pouvait y lire ce jour-là les mots :

« *Mise en scène.* »



« *Malhabile, désordonné, amateur.* »

Soit. Il était temps d'arrêter de faire semblant. Il releva la tête et posa la question qui le taraudait depuis près d'une heure :

— À quoi joue-t-on, Léon ? Pourquoi la Brigade prend-elle ce dossier ?

Le Patron n'eut pas l'air surpris mais ne lui expliqua rien. Il étrécit simplement les paupières, ce qui était sa façon préférée de ne pas répondre.

— Vous savez comme moi que cette scène de crime n'en est pas une, ajouta Bosco.

— Oui, répondit cette fois le commissaire.

— La fille a été déposée là après coup, cela saute aux yeux. Les projections de sang sont, d'évidence, une mise en scène. Par ailleurs, les bras de la victime ont été sciés minutieusement.

Léon Markowicz approuva du menton.

— Puisque nous sommes d'accord, que faisons-nous ici ? insista Bosco.

— Le tueur a imité les sévices infligés par une goule, répondit son supérieur, de la voix lointaine qu'il avait quand il méditait. Maladroitement, mais délibérément. Et pour être certain que nous viendrions, il a déposé le cadavre à deux pas de chez nous. Cette fille a donc été tuée par quelqu'un qui souhaitait que nous nous rendions sur les lieux... Peut-être même est-elle morte dans ce seul but.

Ce n'était pas certain. C'était une théorie, probable. Bosco la nota dans son cahier à spirale, en la formulant ainsi :

« *La proximité géographique indique-t-elle que la mise en scène du crime est destinée à la Brigade et/ou à certains de ses membres ?* »

— Vous en déduisez quoi, Léon ?

— Je ne sais pas...

Le Patron avait répondu rêveusement.

— Il aurait pu arracher les deux bras, mais les a sciés en se doutant que nous le repérerions immédiatement, poursuivit-il. Comme s'il nous prévenait du simulacre, tout en nous attirant. Je voudrais savoir qui cherche à nous avertir, de quoi, et pourquoi...

Bosco nota trois nouvelles questions :

*« Le tueur nous avertit-il ?*

*Nous provoque-t-il ?*

*Nous menace-t-il ? »*

On ne pouvait pas le déduire à la vue de la scène de crime. On ne pourrait rien déduire de plus... Bosco décréta donc intérieurement la pause. Il sortit de la poche de sa blouse un des club-sandwichs triangulaires, sous cellophane, dont il avait toujours un ou deux exemplaires, et dont la consommation indiquait qu'il avait fini de travailler. C'était un thon-mayonnaise, son préféré.

## 5.

Fleur tourna la clé dans la serrure, entra chez elle et se précipita à la cuisine – et précisément au frigo. La canicule de ce début d'été rennais devenait insupportable. Tandis qu'elle avalait une grande rasade d'eau gazeuse et glacée, à même le goulot, une petite voix désagréable, sérieuse, la questionna :

– Alors, vous vous embrassâtes ?

De surprise, Fleur faillit lâcher la bouteille, se retourna : Adélaïde dessinait sur la table de la cuisine, comme elle le faisait toujours, sans lever les yeux de sa feuille – accaparée par cette tâche qu'elle exécutait à petits traits fins, sombres, imitant les gravures sur cuivre rehaussées à l'encre du XIX<sup>e</sup> siècle.

– T'es là ? grommela Fleur. Préviens, tu m'as fait peur...

– Non, je t'ai surprise, c'est différent... Tu ne peux pas avoir peur de moi, je suis ta sœur.

C'était exact, et précis. Adélaïde détestait l'imprécision.

– Et donc ? reprit la fillette. Vous vous embrassâtes ? Puis vous vous devêtîtes et vous commîtes le coït ?

Adé avait beau avoir 10 ans à peine, des couettes auburn, une frimousse enfantine et des grands yeux de sucre candi sous ses lunettes d'écaille, elle adorait les tournures désuètes autant qu'elle haïssait le flou. Elle aimait aussi le passé simple, l'ensemble des subjonctifs, passer des heures à feuilleter le dictionnaire ; elle parlait – et semblait penser – comme une vieille académicienne. Elle dessinait comme un très vieux graveur. Elle *était* vieille bien avant l'âge.

— Qu'est-ce que tu fous là ? demanda Fleur. Tu n'es pas retournée à l'école cet aprèm ? Maman va adorer...

La fillette ne levait toujours pas les yeux du dessin. Elle répliqua d'une voix égale :

— Et toi, tu n'étais pas supposée réviser, la veille de ton bac français, au lieu d'aller en pleine matinée voir un film d'horreur avec ton amoureux ?

— Com... comment tu sais que... ?

— Ce n'est pas ton genre de mettre une robe pour bosser toute la journée dans ta chambre. Or, tu en avais repassé une hier soir. Je suis donc allée nuitamment espionner tes SMS.

La fillette ajouta, d'un ton toujours détaché, sans cesser de dessiner :

— Tu ne verrouilles jamais ton mobile avant de t'endormir.

— Et tu as le toupet de... ?

— Je veille sur toi. Je suis ta sœur.

— Sale peste !

— Moi aussi, je t'adore. Alors, ce baiser, qu'en fut-il ?

— Que dalle. Rien. *Nada*.

— Ah.

Adélaïde avait suspendu son geste – mais le feutre reprit l’instant d’après son travail obstiné.

– Il n’en avait pas envie, ou crois-tu qu’il a deviné que tu ne l’aimais pas ?

– Comment tu veux que je sache... Il est aussi timide que... Mais... mais merde, Adé ! Tu n’as rien de mieux à faire que de vivre ma vie par procuration ?

Adélaïde releva enfin la tête, vivement :

– Tu rigoles ? Mon père est infirme, alcoolique et chasseur de psychopathes. Ma mère a quarante-cinq ans, des tas de névroses dont elle connaît le nom par cœur, mais cela ne l’empêche pas de passer ses soirées en ville à draguer pour oublier qu’elle est inconsolable. Et ma sœur a décidé de s’envoyer en l’air avant les vacances...

La fillette rangea soigneusement ses cinq feutres noirs, aux pointes de diamètres légèrement différents, dans sa trousse de cuir fauve. Elle se leva, déchira son dessin en petits morceaux, de telle sorte qu’il aurait été impossible de le reconstituer si quelqu’un en avait eu l’intention.

– Et tu voudrais que moi, au lieu de profiter du spectacle, je perde mon temps à jouer aux Playmobil ? ajouta-t-elle, avant de quitter la cuisine.

Une heure plus tard, Fleur la rejoignit dans sa chambre. Adélaïde était allongée sur le lit. Volets clos, sa lampe de chevet allumée, les deux bras tendus au-dessus de sa tête, elle lisait un de ces livres que son père leur avait laissés.

– Antonin... Tu crois que je ne l’aime pas ? demanda Fleur. Tu crois vraiment que j’ai juste décidé de m’envoyer en l’air avant les vacances ?

— Je ne sais pas, répondit Adé en tournant une page. Toi, qu'en penses-tu ?

Fleur réfléchit un instant, mais ne développa pas. Elle dit :

— Tu ne diras rien à maman, pour le ciné ?

— Ça dépend... Tu me fais goûter une cigarette ?

— Je n'en ai pas.

— Tu ne fumes plus ?

Fleur secoua la tête.

— Ah, ajouta Adé, à regret. Tant pis. Je suppose que c'est mieux pour ta santé.

Elle réfléchissait tout en parlant et sans cesser de tourner régulièrement les pages.

— Je ne dirai rien à maman, dit-elle finalement. Comme toujours. Et je veux bien arrêter de regarder dans ton téléphone... Mais à une condition.

— Laquelle ?

— Tu me dis tout sur tes amours. Toute la vérité. Tu ne me caches rien. Tu m'en exposes toutes les étapes, et tous les rebondissements. Je suis ta sœur...

— Dans tes rêves ! répondit Fleur en se levant avec vivacité.

Elle sortit en claquant la porte.

## 6.

Jobert entra dans la salle de brigade entièrement déserte. C'était habituel au 36, avenue du Président-René-Coty. Depuis qu'elle avait été mutée ici, elle n'avait jamais aperçu le moindre officier tapotant à deux doigts son rapport sur un ordinateur. Aucun subalterne ne venait apporter des dossiers, en classer d'autres. Aucun téléphone ne sonnait dans le vide. Il n'y avait pas de mission. Aucune affaire. Pas davantage de flics. Rien.

Elle s'installa à son bureau, vit un mot griffonné sur la porte de communication avec la salle de commandement, se releva.

« *Sommes sortis. Revenons.* »

C'était sibyllin, de l'écriture pattes de mouche, à l'encre violette, du commandant Nyirabuhinja. C'était informatif mais surprenant. Normalement, le numéro deux de sa nouvelle brigade ne sortait que pour aller déjeuner et goûter. Et il ne parlait pas de lui en utilisant le « nous » de majesté.

Elle relut. « *Sommes sortis* », au pluriel...

Il entrouvrit la porte de leur chambre, elle ferma les yeux, il se laissa duper, redescendit.

Elle ne parvenait pas à dormir.

Elle entendait le souffle paisible d'Adélaïde, dans le lit jumeau. Deuxième nuit, seules au milieu des flics, sous protection.

Elle songeait à son père, cet homme dont la vie était vouée à un combat incessant, opiniâtre, contre le Mal. Markowicz. Léon Markowicz. Un homme violent mais juste dans un monde violent et fou ; un homme qui avait prétendu élever un barrage, des murs, des digues entre ses filles et la lie, la boue sanglante du monde, contre les monstres et les dingues dont le visage de la goule, sur leur pelouse, était la hideuse allégorie.

Elle pensait à Markowicz qui ne dormait jamais.

Il avait préféré les perdre plutôt que de croire qu'un bonheur quelque part était possible. Avait-il raison ? N'y avait-il pas de trêve, d'échappatoire ?

Dans ce cas, comment vivre au soleil ? Avec Antonin ?

Dans l'obscurité, les yeux grands ouverts, la pensée vagabonde, Fleur détestait son père pour la noirceur qu'il jetait sur son monde.



## 60.

Diane se dévêtit, frissonna, puis s'allongea sur le lit, dans l'obscurité.

Elle était seule dans cette chambre. Willa n'était pas là.

Les yeux ouverts dans le noir, elle songea à tout ce qui venait d'arriver – la cave, son empêchement, le cérémonial de Jimi, la conversation avec Markowicz devant la marée mourante.

Il ne lui reprochait rien.

Il connaissait ses erreurs, mais reconnaissait ses mérites.

Elle aurait aimé entendre une parole comme celle-ci, de pardon et de restauration, bien plus tôt. Enfant. Lorsque son père les battait. Lorsqu'elle avait tué son père.

Les larmes recommencèrent à couler sur ses joues, et salèrent ses lèvres. Chaudes. Moins amères. Presque bienfaisantes.

## 61.

Pour la première fois de sa vie, Anne-Cécile Arthal se réveilla chez un homme qui n'était pas Markowicz. Dans le lit d'un autre homme que Markowicz. Elle le réalisa avec une netteté parfaite, analytique, surprenante au réveil. L'instant d'après, elle comprit que c'était la troisième fois que son portable sonnait.

Philippe n'avait pas entendu la sonnerie du mobile, lui non plus.

Il dormait en lui tournant le dos, le bras posé sur la couette de plumes blanche – blanche comme tout cet appartement parqueté de bois miel, comme cette chambre, comme la page sur laquelle ils venaient d'écrire les premières lignes.

Elle se glissa hors du lit sans un bruit. Sur la pointe de ses pieds nus, elle rassembla ses vêtements dispersés sur le plancher. Elle n'avait pas vraiment *prévu* cette nuit – c'était un accident, conséquence de son désir d'en finir avec Markowicz, de commencer autre chose. Elle n'avait pas le temps de repasser à son hôtel mais se doucherait et se changerait au cabinet ; elle y conservait toujours des

vêtements propres, pour les cas où, après une séance particulièrement difficile, elle avait besoin de se rafraîchir.

Elle regarda autour d'elle, sourit.

« Une séance particulièrement difficile... »

Philippe respirait calmement. La ville s'éveillait dehors, elle en entendait la rumeur par la fenêtre entrouverte. Elle songea à ses filles et à leur père. Elle savait que sous la protection de Markowicz, elles ne risquaient rien. Et elle savait qu'elle venait de rompre la dernière fidélité qui l'unissait à Markowicz.

Elle avait pensé en éprouver une plus grande tristesse.

Elle termina de s'habiller, ouvrit la porte de la chambre, qui grinça légèrement sur ses gonds.

— Tu vas où ? demanda Philippe en se redressant sur l'oreiller et en lui adressant un sourire.

— Au boulot, répondit-elle. On est lundi, et il n'y a pas de vacances pour les névroses.

— On se prend un café ?

— Pas le temps... Mes rendez-vous... Mais je reviens tout à l'heure...

— Avec tes affaires ?

— Oui... Sûrement. Peut-être. On s'en parle. Ce soir. Promis...

Elle lui envoya un baiser dans un souffle.

Dans le salon, elle prit son sac à main sur le canapé, embrassa d'un œil la table basse, les deux flûtes de champagne, la bouteille à peine entamée, la bougie entièrement consumée qu'ils avaient oublié de souffler dans leur hâte, et dont la cire avait fondu en d'étranges formes sur la coupelle de grès.

## 62.

Quand Diane descendit, Bosco terminait de faire la vaisselle du petit déjeuner.

— Vous avez dormi longtemps, capitaine, constata-t-il. Vous en aviez besoin.

— Parlez-moi de Mailloc, demanda-t-elle en se servant une tasse de café. Qui est-il ?

Le pygmée la regarda, remonta les lunettes sur son nez.

— Gilbert Mailloc accuse le commissaire d'être responsable de la mort de sa fille, et surtout de sa femme. Nous supposons qu'il se venge à sa façon. En faisant la goule.

— Vous me racontez ?

— Je crois qu'il vaudrait mieux que le commissaire le fasse lui-même.

Diane le laissa. Dans la pièce d'à côté, Jimi jouait aux fléchettes, sur une porte d'armoire, avec les deux gamines de Markowicz. En la voyant, il lança :

— Tiens, c'est miss Manurhin.

Elle le salua du menton. Il avait retrouvé son ton

moqueur, ce matin – rien à voir avec le chaman de la rue Saint-Saëns.

Les filles s'étaient retournées elles aussi. L'aînée lui jeta un regard boudeur, puis lui tourna le dos. La seconde la regarda traverser le salon, sa tasse de café fumante à la main, sans aménité ni émotion apparentes.

Diane poussa encore une porte, tomba sur Gilberte qui revenait du jardin, un bouquet de fleurs dans une main, un sécateur dans l'autre.

— Vous cherchez quelque chose, Diane ?

— Le commissaire.

— Il est dans la bibliothèque. Je vous y rejoins dans cinq minutes, pour la séance romanesque.

Diane ne demanda même pas de quoi il s'agissait.

Elle frappa à la porte, entra.

Markowicz ne s'aperçut apparemment pas de sa présence. Il fumait, les yeux mi-clos dans un nuage bleuâtre. Diane vit un verre vide posé sur la table devant laquelle il était assis, à côté d'une bouteille de whisky australien aux trois quarts pleine. Une dizaine de livres étaient empilés au pied du fauteuil, en un édifice incertain.

— Vous ne dormez jamais, Patron ? demanda-t-elle.

Il se tourna vers elle, la dévisagea curieusement, semblant d'abord prendre conscience qu'elle existait, puis se souvenir, progressivement, de ce qu'elle faisait là.

— Pour oublier la douleur dans ma jambe, il faudrait que je me saoule. Et j'évite de me saouler en présence de mes filles.

Elle ne commenta pas.

— Bosco m'a dit que Gilbert Mailloc était une vieille connaissance pour vous. Vous m'en dites davantage ?

— Sa fille a été attaquée par une goule, il y a cinq ans. En pleine rue. Les témoins ont appelé police secours, j'étais en maraude dans le coin avec deux de mes gars — Jimi et un flic que vous ne connaissez pas, un autre sacré flic. Lothaire. Nous sommes arrivés les premiers sur place, mais trop tard. La goule avait réduit la fillette en charpie.

— Et ?

— J'ai abattu la créature. Il n'y avait pas encore les lois et règlements concernant nos engagements.

— Pourquoi Mailloc veut-il se venger, alors ? Simplement parce que vous êtes arrivé trop tard ?

— Non. Il pense que la goule qui a dévoré sa fille est sa femme. Il est impossible de le vérifier, mais la mère et la fille devaient faire des courses ensemble, ce jour-là. Et sa femme n'est jamais reparue après l'attaque. Jimi suppose quant à lui qu'elle a profité de l'occasion pour se faire la malle, et refaire sa vie très loin de son imbécile de mari...

Il avait souri piteusement, comme s'il venait de lancer une très mauvaise plaisanterie.

— Vous, que pensez-vous, Patron ?

— Je pense que Mailloc a raison. J'ai probablement tué sa femme en essayant vainement de sauver sa fille.

— Et selon lui, ça mérite de démembrer Fleur ?

— Ne le jugez pas. Il est devenu fou de douleur. Dans les mois qui ont suivi, il a porté plainte contre moi. Trois fois. Les plaintes ont été jugées irrecevables par le juge d'instruction, et l'enquête disciplinaire de l'IGPN a montré que je n'avais pas commis la moindre faute. Mais manifestement, cela ne lui a pas suffi. Il m'a adressé des dizaines

de courriers, pleins de reproches, de malédictions, de gémissements. Il demandait aussi de pouvoir récupérer les cendres de la goule, pour les inhumer. Mais il n'avait jamais proféré la moindre menace à mon endroit...

— Et ça s'est arrêté ?

— Oui. Selon mes souvenirs, ses courriers ont cessé il y a deux ans environ.

— Son intrusion dans le zoo date de cette époque ?

— Ah, vous êtes au courant ? Effectivement. C'est probablement à ce moment qu'il a décidé de se venger. En un sens, c'est à mettre à son crédit. Ça prouve qu'il ne se sentait pas capable de tuer de sang-froid...

— Mais ça a changé, ça aussi, dit Bosco.

Diane se retourna. Le commandant venait d'entrer dans la pièce avec Gilberte. La vieille dame aux cheveux hortensia s'installa à une table, avec sa machine à écrire portative orange vernie. Jimi entra de son pas traînant, se laissa tomber dans un fauteuil.

— Tu laisses les filles toutes seules ? demanda Markowicz.

— Elles n'ont pas exactement besoin de moi, commissaire, je te signale. Elles n'ont plus cinq ans, et si tu comptes leur imposer une nounou permanente, bon courage.

— Je ne pense pas qu'il convienne de les laisser à côté. Nous avons besoin d'elles pour la séance romanesque, dit Bosco.

Tout le monde le regarda. Markowicz s'était redressé sur sa chaise, brutalement, et sa canne anglaise tomba sur le sol.

— Elles font partie de l'histoire, depuis le début, ajouta le minuscule commandant. Qu'on le veuille ou non. Et la

cadette nous a permis de retrouver Diane. Elles sont dans la famille.

Markowicz se tut, longuement, puis il essaya de rouler une cigarette. Il échoua.

— Si vous êtes d'accord, bien entendu, Léon, précisa Bosco.

— Comme vous voulez, Bosco.

Markowicz rangea la bouteille de bourbon dans le tiroir de droite.

Les filles avaient pris place — Fleur à contrecœur, Adélaïde avec un enthousiasme évident.

— Alors, que raconte-t-on ? demanda Jimi.

— C'est l'histoire d'un homme fou de douleur, dit Markowicz de sa voix rêveuse. Un homme qui a perdu sa fille et sa femme, le même jour, et qui n'a jamais pu en guérir. Pendant trois ans, il pense qu'on la lui rendra. Il estime qu'elle a au moins le droit qu'on reconnaisse son décès, et qu'on lui donne une sépulture. Mais l'administration ne veut rien savoir. Sous sa forme de goule, la femme de Mailloc n'est pas identifiable avec sûreté, il est donc impossible qu'on lui restitue le corps.

Gilberte avait commencé de taper à la machine à écrire, un crépitement léger, régulier. Tous les flics se taisaient. Adé s'était assise dans un fauteuil, elle regardait son père comme une fillette regarde un conteur — les yeux écarquillés, suspendue à ses mots, en quasi-extase. Fleur continuait de boudier.

— ... L'homme, finalement, décida de se venger. Se venger de ceux qui lui avaient pris sa femme, et qui ne



voulaient pas la lui rendre. Se venger par là où il avait été blessé. Il s'introduisit, la nuit, dans le zoo de Denfert, entra dans une cage, se fit contaminer avant d'assommer la goule. Puis il apprit à connaître ses crises... À les sentir venir... Et il se renseigna sans doute, de façon plus approfondie, sur l'homme qui avait causé son malheur, le flic qui avait abattu sa femme – moi. Quand il fut prêt, quand il eut appris aussi à savoir anticiper exactement la survenue de la crise, ou à la provoquer avec la MDMA, il s'installa à Rennes. À Saint-Sulpice, plus exactement. Dans une maison de location. Puis il attendit. Et il se rendit devant le lycée de Fleur juste avant une crise, en pensant la dévorer.

Markowicz jeta un œil à sa fille. Diane remarqua qu'elle avait cessé sa moue exagérée – elle écoutait maintenant, la bouche légèrement bée. Mais quand elle surprit le coup d'œil de son père, elle se rembrunit.

— Il échoua, reprit le commissaire. En lieu et place de Fleur, il massacra une autre lycéenne, Valentine Manant. Réalisant son erreur, il se rendit chez Valentine, dont il avait gardé les papiers et le trousseau de clés. Il élimina dans les affaires de sa victime ce qui permettait de remonter jusqu'à lui.

Diane vit Bosco secouer légèrement la tête et noter quelque chose, pour la première fois, dans son carnet à spirale. Le crépitement de la machine de Gilberte ne s'était pas arrêté.

— L'homme fou de douleur en voulut encore davantage au policier de lui avoir fait commettre cette erreur et tuer une innocente. Il en devint fou de rage, il « décompensa », en langage psychiatrique. Il découpa la jeune fille,

et envoya les bras, un par un, au policier, pour le mettre sur sa piste. Il voulait jouer avec la peur du policier, le faire lanterner, jusqu'à la prochaine crise, la dernière, celle où il solderait ses comptes... Il comprit qu'il fallait changer son mode d'approche, se retrouver très près de sa cible, dans un lieu où elle serait seule avec sa famille. Il chercha une idée pour s'approcher du domicile discrètement, pensa au plombier – peut-être parce qu'il avait croisé, au cours d'une de ses promenades en ville, le camion aux vitres fumées. Et parce qu'il fallait donner ensuite aux policiers le moyen de retrouver son identité, même s'il mourait dans l'attaque. Il appela Robert Létourneux un soir, le fit venir chez lui, prétextant une urgence. Il le tua à coups de couteau. Il prépara le camion pour que le policier retrouve sa trace après la dernière attaque – en y faisant figurer son adresse. L'homme fou de rage pensait mourir dans l'attaque, comme sa femme ; il pensait aussi défigurer la fille du policier, la massacrer de telle sorte qu'elle ressemble à sa propre fille le jour de sa mort... C'est ce qu'il m'a écrit dans la lettre qu'il m'a adressée, et laissée à son domicile. Deux jours plus tard, sentant qu'une crise pouvait revenir, il prit le camion, roula jusqu'à la rue Servat, se gara, avala la drogue, et attendit.

Markowicz se tourna vers Diane.

– Ce qu'il n'avait pas prévu, c'est qu'une chasseresse se trouverait elle aussi sur les lieux. Mis en fuite, il obéit à son instinct de bête, et rentra chez lui. Mais là aussi, la chasseresse l'attendait.

La main de Markowicz battit l'air en mesure, quelques instants, puis s'interrompit dans son vol – pour signifier la fin provisoire du roman...

— L'homme fou de rage est quelque part en ville. Il n'est pas mort, n'a pas encore assouvi sa vengeance sur la fille du policier. Il la cherche, sans doute.

Tout le monde se taisait. Le visage de Fleur ne tressaillait pas. Markowicz plissait les yeux, remarquablement.

Bosco prit son carnet, lut les notes qu'il avait prises pendant la « séance romanesque ». Le but de ce récit, c'était précisément de pointer les erreurs de l'histoire, ses incohérences, ses points faibles. C'était une technique qu'ils avaient mise au point il y avait longtemps, tous les deux, le Patron et son adjoint. Une « procédure de vérité », disait Bosco.

— Comment savez-vous qu'il a tué Valentine par erreur, Léon ? Et qu'il ne la connaissait pas ?

— Je le pressens à ce qu'il a écrit sur le mur de sa cave, et dans sa lettre. Il ne l'aurait pas qualifiée d'innocente, dans le cas contraire. Il s'en veut pour sa mort, et m'en veut. Je devais *payer* pour ça aussi.

— Mais dans ce cas, qu'a-t-il cherché à dissimuler en déchirant son agenda ?

— Je ne sais pas. Peut-être n'est-ce pas lui qui a arraché les pages ?

— Vous savez très bien que si, commissaire... Quelque chose cloche, à cet endroit.

Le commissaire se tourna vers sa fille :

— Fleur, tu connaissais Valentine Manant ? Elle te connaissait ? Vous fréquentiez le même endroit, une fois tous les quinze jours ?

— Non, fit la jeune fille en secouant la tête avec réticence, comme si elle craignait que d'en dire plus la plongerait plus avant encore dans le cauchemar.

— C'est un point crucial, Léon, le point d'achoppement de l'histoire jusqu'à présent, conclut Bosco. Il n'avait peut-être pas prévu de tuer Valentine Manant mais il ne l'a pas rencontrée par hasard. Il la connaissait. Et c'est donc peut-être le seul moyen que nous avons de retrouver le tueur, maintenant qu'il a disparu dans la nature.

\*

Anne-Cé sortit de la douche contiguë au cabinet, se sécha vigoureusement, sans un coup d'œil à la glace. Philippe l'avait trouvée belle, cette nuit. Pourquoi ne pas lui faire confiance ?

Elle ouvrit le petit dressing, enfila une culotte puis une robe fuchsia, légère mais élégante.

Philippe... Que penserait-il de cette robe, ce soir ? Se pouvait-il que... ?

Pourquoi pas. Pourquoi ne pas penser après tout qu'un nouveau départ était possible. Différent. Quelque chose d'autre.

Un air triste lui vint en tête, la seule chanson de Gainsbourg qu'elle aimât vraiment, et qui s'appelait *La Chanson de Prévert*. Elle en chantonna instinctivement (et faux) la dernière phrase, étonnée elle-même de cette révélation.

« Et ce jour-là / les amours mortes / en auront fini de mourir... »

Était-ce cela ?

Un coup d'œil à son bracelet-montre : la première patiente était peut-être déjà arrivée. Valentine, un cas difficile. Une jeune fille à qui la vie faisait peu de cadeaux, et qui s'entêtait à refuser ceux qu'elle offrait. La séance

qu'elles avaient eue il y a pile deux semaines, dans la soirée, avait été interminable, difficile. Ce matin, ce serait plus court, forcément. Mais avant, Anne-Cé allait prendre le temps de boire un café, pour se réveiller tout à fait, être disponible, attentive.

Elle avait un peu menti à Philippe. Si elle avait filé si vite, c'est parce qu'elle préférait se doucher et déjeuner ici, ce matin. Tout faire avec lui, chez lui, le même jour, c'eût été trop... Aller étape par étape. Joyeusement. Posément. Délibérément.

Elle songea qu'un petit mensonge dès le premier matin, sur son emploi du temps, c'était un bon début, pour une vie commune. Une vie commune... Elle sourit de nouveau.

\*

— La lettre de Mailloc est un délire décousu, constata Markowicz. Comment pouvons-nous remettre la main sur lui ? Bosco, vos idées ?

Le minuscule commandant consulta son carnet à spirale, revint trois pages en arrière, lut deux ou trois notes, ajouta trois mots au stylo-plume.

Il se racla la gorge, toussa.

— C'est assez compliqué, s'il a décompensé... Il est bien évident que le tueur doit être désarçonné, mais qu'il va se reprendre. Soit nous trouvons la solution au problème de l'agenda... soit nous attendons... soit nous lui tendons un piège, en utilisant ces deux jeunes filles comme appât.

Adélaïde se redressa sur le fauteuil dans lequel elle s'était vautrée, les yeux brillants d'excitation. Markowicz secoua la tête négativement, sans dire un mot. Fleur y

consentait de la tête, exactement dans la même seconde. Si tel était le prix de leur libération...

— Cette hypothèse est assez... compliquée, se répéta Bosco. Les récents événements indiquent que le tueur est désormais capable de frapper de sang-froid. La mort de Valentine a levé ses préventions... Il a tué un plombier, depuis. Et il a blessé Diane... Il est prêt à tuer toutes les personnes qui se mettraient sur sa route.

— Tu proposes quoi, Gimli ? demanda Jimi.

— Nous ramenons ces jeunes filles chez elles. Nous nous installons à demeure avec elles. Et nous organisons une nasse...

— On recommence à planquer ? soupira Diane.

— Non. Cette fois, nous pourrions disposer d'effectifs de police conséquents. Nous travaillons au grand jour. J'ai eu hier un coup de fil du commissaire Cilabe. Ils savent que nous cherchons une goule à Rennes, et ils n'ont qu'une envie — qu'on la retrouve avant qu'elle ne fasse des petits.

— Ils ont fait le lien avec l'affaire Manant ? demanda Gilberte, qui s'était arrêtée de taper à la machine.

— Non, répondit Bosco. Pour l'heure, le commissaire Cilabe m'a signalé deux attaques sur des chiens, dans le quartier, au cours des heures qui ont suivi l'incident rue Servat. Deux rottweilers, égorgés. Il m'a semblé très inquiet...

— On verra les conséquences pour la Brigade s'ils font un jour le lien entre Manant et Mailloc, enchaîna Markowicz. Pour l'heure, vous avez peut-être raison, Bosco. Nous allons utiliser tous les moyens disponibles pour débusquer le fils de pute. Diffusion de son identité, de son portrait,

avis de recherche, la procédure habituelle. Ensuite, nous verrons...

— Vous avez parlé d'attaques sur des chiens, intervint Adélaïde. Deux rottweilers égorgés. C'est exactement ce qui est arrivé à Ken et Barbie devant le cabinet, non ?

Quelques secondes, il sembla qu'une mouche volait. Puis, Fleur précisa :

— Il y a deux chiens qui ont été égorgés dans le jardin qui jouxte le cabinet de maman. Il y a dix jours.

— Quand exactement ? demanda Markowicz, voix blanche.

— C'était... c'était avant mon oral de bac français. Le soir de la fête de la musique, je crois, le 21 juin.

Bosco dit :

— Il y a deux semaines exactement.

Markowicz dit :

— Merde. Valentine.

Bosco poursuivait :

— Dans l'agenda, Valentine avait un rendez-vous toutes les deux semaines. C'était probablement chez sa psy.

Markowicz sortit son téléphone, appela son ex. Anne-Cécile était sur messagerie.

— Merde, où est-elle ? Gilberte, le numéro de l'hôtel...

Fleur venait de sortir son portable.

— Maman ? Tu cherches maman ?

Son père demanda :

— Tu penses qu'elle te répondra, à toi ?

— J'ai... j'ai téléchargé sur son mobile une application de géolocalisation... Tu sais, celle que les parents utilisent pour fliquer leurs enfants... Je fais un peu la même chose avec elle... Dans l'autre sens.

Diane comprit enfin comment la jeune fille s'y prenait pour prévoir systématiquement le retour de sa mère. Elle l'entendit dire d'une voix blanche :

— Maman est à son cabinet.



## 63.

Anne-Cécile ouvrit la porte de la salle d'attente et eut un mouvement de surprise : Valentine Manant n'était pas là, mais il y avait, en revanche, un homme d'âge mûr, légèrement dégarni. Il se leva à son entrée, et resta là, immobile, en la considérant d'un air bienveillant, étrangement triste.

— Monsieur, vous êtes... ?

— Valentine n'est pas là, répondit-il finalement. Elle a trouvé que la séance avait été beaucoup, beaucoup trop longue, la dernière fois. Elle m'a chargé de vous le dire.

— Qui... qui êtes-vous ?

— Un ami. Un ami de Valentine.

Il gardait les bras le long du corps, dans cette attitude étrange – cet air de ne pas être là... Il avait un sac de sport à ses pieds. Noir, fermé par une fermeture Éclair.

Dans la poche d'Anne-Cécile, le téléphone vibra à cette minute.

— Excusez-moi...

Elle le sortit. Elle lut le SMS : « *Enferme-toi. N'ouvre à personne. M.* » Elle pâlit. L'homme étrange dit :

— Mauvaise nouvelle ?

\*

Jimi avait filé sur la moto, Diane et Léon à bord du 4 × 4 loué. Bosco n'était pas très utile dans ce genre d'intervention. Il était resté dans la maison.

Gilberte avait accompagné les deux filles dans leur chambre.

Dans la cuisine, Bosco parcourait son carnet à spirale. Il marmonnait à mi-voix :

— Valentine Manant... Tentatives de suicide... Besoin de suivi psy... Rendez-vous tous les quinze jours... A comme Arthal... Bien sûr, bien sûr.

Valentine était morte le 21 juin, devant le cabinet d'Anne-Cécile. Parce que le tueur visait Anne-Cécile Arthal. Pas Fleur.

— Maman va mourir ? fit une voix de fillette, derrière lui.

Les deux filles de Markowicz se tenaient sur le seuil de la cuisine. Bosco ouvrit la bouche, hésita, puis dit :

— Je ne sais pas.

Il ne sut pourquoi il ajouta :

— Ma maman, mon papa et mes huit frères et sœurs sont morts, sous mes yeux, l'année de mes vingt ans.

— Adé n'en a que dix, répondit Fleur Arthal.

\*

Diane conduisait le 4 × 4 très au-delà des limites autorisées par la loi.

Le commissaire s'énervait sur son portable, rappelant sans cesse :

— Allô, Anne-Cé ? Allô ?

Il le jeta finalement à ses pieds. Diane l'entendit dire, rêveusement :

— Œil pour œil, dent pour dent... Bien sûr. Ma femme contre la sienne... Sa *femme*...

Il se tourna vers elle :

— Accélérez, Diane !

Elle roulait à 120, en pleine ville.

\*

Jimi jeta sa moto sur le trottoir, se rua à l'intérieur de l'immeuble et ouvrit à la volée la porte du cabinet de psy. La salle d'attente était vide. Une chaise était renversée, la porte donnant sur le cabinet proprement dit entrouverte. Il y avait des bruits, là-bas. Des râles, ou des murmures.

L'odeur méphitique du Mal s'exhalait à plein nez.

Jimi fit monter une munition dans le canon de son arme. Il avança vers le cabinet ouvert, et dit :

— Anne-Cécile ?

Quand il poussa la porte du pied, il vit.

La jolie et grande femme blonde était renversée sur son bureau. Elle portait une robe fuchsia, assez sage et bien coupée, qui allait merveilleusement avec sa peau bronzée, ses cheveux blonds. Le type armé de longues cisailles de jardinier avait fait un ravage sur son abdomen, sa poitrine, ses bras...

Il se retourna, interrompu dans son macabre ouvrage *post-mortem*. Il souriait, mais changea d'attitude en voyant le grand échalas. Il demanda :

— Le commissaire Markowicz n'est pas là ?

— Il arrive, ducon. Et il ne va pas être content. Lève les bras...

Mailloc n'obtempéra pas. Il se retourna vers sa victime comme si Jimi n'avait rien dit — comme s'il ne braquait pas une arme sur lui. Il reprit sa cisaille posée sur le bureau pour se remettre à l'ouvrage.

— Lève les bras, je te dis...

Le chaman se souvint en un éclair du récit de Diane — devant le pavillon rue Saint-Saëns, les pierres, les morceaux de parpaings... Grâce à ce flash, il fléchit sur ses jambes à l'ultime seconde, esquiva la paire de cisailles qui volait vers lui, à l'endroit où, une seconde plus tôt, se trouvait son visage.

Jimi tira, quatre fois, en position d'école.

## Épilogue

— Je... je suis désolée, dit Diane.

Le Patron la regarda, surpris :

— De quoi, capitaine ?

— Je l'ai eu au bout de ma mire... Il y a deux nuits... Si j'avais tiré, il n'aurait pas...

— Si vous aviez tiré sur un homme désarmé, vous seriez devenue un monstre, Diane.

Markowicz n'ajouta rien et la planta là, au milieu de la chaussée, pour retourner vers le cabinet de psychologue. Il boitait bas et fendit de sa haute stature la petite foule de spécialistes qui s'agitaient devant l'immeuble, dans la rue Le Bris : police scientifique, experts légaux, flics en tenue, ambulance, pompiers, l'habituel carrousel de tous ceux qui se mobilisent après un crime. (Jimi les appelait « les vautours chaugouns » – cela avait sans doute quelque chose à voir avec la charogne.) (Et ce n'était pas dit avec chaleur.)

Depuis quatre heures qu'ils attendaient là, il sembla à Diane que les épaules du commissaire s'étaient encore

voûtées – qu’il portait sur le dos tout le fardeau du Mal. Il s’arrêta sur le trottoir pour serrer la main d’un nouveau venu, un type presque aussi grand que lui, aux tempes grises, la cinquantaine élégante, costard noir, chemise blanche, des yeux bleu-gris acier.

Ils échangèrent quelques mots. L’homme semblait bouleversé.

Diane entendit des éclats de voix, le long des rubalises, là où une petite foule de voisins, de curieux et de journalistes se pressaient pour voir. Une vieille dame apostrophait un planton. Diane s’approcha, se présenta :

– Capitaine Jobert... Que se passe-t-il, madame ?

– L’ADN... il faut prendre l’ADN, dit Roselyne Michel. Je l’avais dit à la petite madame.

– Je vous demande pardon ?

– Le tueur, là... C’est le même qui a tué Ken et Barbie, sûrement... Vérifiez son ADN.

\*

Anna et Willa rejoignirent la maison de Châteaubourg dans l’après-midi. En début de soirée, les Parques de nouveau réunies terminaient de conditionner dans la Brigade volante tout le matériel et les archives qu’on rapporterait, demain matin, avenue du Président-René-Coty.

Elles avaient classé et coté les documents concernant la mort de Valentine Manant, en éliminant toutes les « informations non essentielles ». Gilberte transmit au procureur.

Le commissaire avait quitté la scène de crime de la rue Le Bris au volant de sa voiture automatique vers 15 heures. On était sans nouvelles.

Le commandant Bosco se rendit en fin de journée chez Michèle Manant, se présenta, et lui annonça que sa fille avait été victime d'une attaque de goule, à la sortie de chez son psy, le 22 au soir. La dame, manifestement malade, identifia sa fille sur une photo de son visage. Bosco lui déconseilla de se rendre à la morgue pour voir le corps. Il ne lui précisa pas que dans le dossier, l'attaque était enregistrée à Paris, rue des Artistes. Pour la pauvre femme, cela ne changeait rien.

Le minuscule pygmée avait auparavant réglé avec le procureur de Rennes les questions relatives à la qualification de la mort d'Anne-Cécile Arthal, rue Le Bris. S'agissant d'une affaire de meurtre au cours de laquelle l'assassin avait été abattu, il y aurait une instruction judiciaire rapide. La brigade criminelle de Rennes en était chargée.

L'homme était soupçonné d'être également une goule, ce qui expliquait la présence de la Brigade Markowicz sur les lieux du drame.

On attendrait d'éventuelles attaques ultérieures avant de décider si on classait la capitale bretonne parmi les « zones infectées », et à ce titre susceptibles d'accueillir un « zoo ».

Le parquet de Rennes venait par ailleurs d'ouvrir une enquête criminelle concernant la mort du plombier Létourneux, retrouvé mort dans sa camionnette la veille, par les policiers appelés sur un incendie d'origine criminelle.

Les premiers éléments de l'instruction indiquaient que l'homme de l'art s'était rendu à un rendez-vous, pour une urgence, dans une maison louée depuis deux mois par un certain Gilles Caillaux – l'identité était factice, comme le révélait un rapide examen du bail de location. L'incendie du pavillon de la rue Saint-Saëns laissait supposer, pour l'heure, que l'assassin de Létourneux s'était immolé par le feu après son crime.

Robert Létourneux avait des maîtresses. On soupçonnait une affaire de cœur.

\*

La nuit était tombée. Diane avait raccompagné les deux filles de Markowicz chez elles. Bosco et Jimi les y avaient rejointes.

Un peu plus tard, ils avaient reçu la visite du garçon-acrobate. Il était au courant, comme tout le quartier. Il apportait un bouquet de fleurs pour Fleur. Des dahlias « Chat noir », pourpre et noir. Il demanda à Diane qu'elle les remette à l'être aimé. Il ne voulait pas déranger.

— Elle va avoir besoin de toi, dit la jeune capitaine.

— Je serai là, répondit le garçon.

Il lui tendit de sa poche une carte de visite : « *Antonin Antonin, fildefériste, acrobate, jongleur, clown triste* ».

— Appelez-moi dès que nécessaire, dit-il.

\*

Deux heures plus tard, Markowicz se gara dans la rue Servat, à peu près à la place où Diane avait fait le guet, pendant



quatre jours, dans le 4 × 4 aux vitres fumées. Il sortit en claudiquant. Lorsqu'il atteignit le bas de la pelouse, il vit que sa Brigade guettait son arrivée : Bosco, Jimi et Diane venaient de sortir sur le seuil.

Il monta vers eux, un sac plastique à la main. Bosco nota sans doute, de son œil de lynx, qu'il s'agissait d'un sachet siglé au nom d'une librairie de Rennes.

Il passa entre eux.

Ils étaient immobiles comme des statues, muets. Il vit sur leurs traits toutes les condoléances qu'il y avait à partager. Il dit :

— Les obsèques auront lieu après-demain. Je resterai ici avec Fleur et Adélaïde, en attendant. Seul.

Ils hochèrent la tête.

Bosco précisa :

— Les filles sont toutes les deux couchées dans la chambre de Fleur. Elles ne voulaient pas dormir séparées.

Il ajouta :

— Elles vous attendaient.

— Quelle heure est-il ? demanda le Patron.

— Minuit. Presque sonnant.

Markowicz monta douloureusement l'escalier de la maison qu'il avait achetée, dix ans plus tôt, pour mettre Anne-Cé et les filles à l'abri. Ce qu'il avait à faire, maintenant, il l'avait imaginé mille fois, dans ses sombres pensées. Puisque le pire était toujours sûr, il s'y était préparé.

Il frappa à la porte de Fleur, entra dans la chambre.

Ses deux filles se serraient dans le même lit, les yeux rougis. Elles le regardèrent, il tira une chaise, s'assit. Il confectionna une cigarette, mal roulée, dont quelques

brins de tabac tombèrent sur la moquette, l'alluma. La première cendre dessina sur le sol un petit rond roussi.

Il sortit de la poche plastique le livre qu'il avait acheté – un autre livre dans lequel se réfugier, un roman comme un paravent, entre lui et la chanson du deuil, la chanson du désespoir, la chanson de la mort. Celle de la famille s'était tue, pour toujours. Il ouvrit *L'Étranger*. Minuit sonna quelque part. Il lut deux lignes, l'incipit, d'une voix rêveuse, lointaine, presque absente :

« *Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas.* »

Il ferma le livre, hésita à lever les yeux vers elles, les regarda finalement :

– Je... je vous demande pardon... Je ne partirai plus.







